



Vue du parc Al Azhar vers Le Caire

© A. Madoeuf

Les quartiers anciens du Caire

D'archaïque, la ville ancienne du Caire est devenue historique : de la marge au cœur de la cité, sa position dans la géographie de la capitale égyptienne en est le reflet.

Si, à la fin des années 1950, les quartiers anciens du Caire incarnaient le « fond de la ville » (d'après le titre d'une nouvelle de Youssef Idris de 1959), soit un espace déprécié et relégué, actuellement il n'en est plus de même. Des reformulations des lieux se sont opérées au cours des cinq dernières décennies. Aujourd'hui, les quartiers anciens du Caire apparaissent comme de nouveaux paysages « patrimonialisés » de la capitale égyptienne.

L'avènement de la ville ancienne

L'inscription de la ville ancienne sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO, en 1979, est un événement fondateur, qui la dote également du qualificatif d'« islamique ». À partir de là, s'amorce un processus d'énonciation et de mise en œuvre de projets de réhabilitation. Le séisme d'octobre 1992 contribue également à afficher la ques-

tion du patrimoine ; s'ensuivent un inventaire sur CD-ROM et le projet d'un musée virtuel. Ces réalisations prennent en compte les monuments, mais également des lieux ordinaires, désormais intégrés à la mémoire urbaine, comme le café *Fichawi*. Après 1995, des programmes écologiques voient le jour, les notions d'environnement et de qualité de vie y sont avancées au même titre que la restauration architecturale.

En 1996, la désignation du Caire comme capitale culturelle du monde

arabe de l'année, suscite diverses manifestations de cet ordre dans le centre ancien. Cette acception renouvelée de la notion de patrimoine ne se contient plus en une liste d'objets architecturaux, mais inclue environnement, lieux et ambiances, soit un paysage urbain, avec ses décors et son esthétique. Dans le même sens, Gamāliyya, dit « quartier Nobel », est devenu, au travers du

succès d'un univers « mahfouzien », un quartier littéraire, une référence emblématique. Sans aucun doute, Naguib Mahfouz (prix Nobel de littérature en 1988), a largement contribué à populariser et médiatiser la ville ancienne du Caire, inspiratrice de son œuvre ; en retour, aujourd'hui de nombreux lieux de projets sont baptisés de toponymes empruntés à ses romans.

Un espace égyptien

Ainsi, les quartiers anciens se sont peu à peu défaits des représentations évocatrices de l'extrême, tant spatial que social, captées aujourd'hui par d'autres secteurs de la capitale, notamment les périphéries auto-construites. Les quartiers anciens, autrefois considérés comme anachroniques dans une capitale voulue moderne, sont désormais des espaces de mémoire ; leur détérioration, exprimée comme une souffrance collec-

tive, est une thématique récurrente dans les médias, où ils sont dépeints comme conservatoires de la facette *balâdî* de l'identité égyptienne (*balâdî* signifie littéralement « du pays », soit égyptien, traditionnel, authentique et populaire). La ville ancienne, qu'elle soit qualifiée d'historique, d'islamique, ou de fatimide, fonde la particularité du Caire ; la mondialisation tend à exacerber ces singularités, aujourd'hui proclamées, autrefois occultées.

Belvédère et panorama

Dernière opération d'envergure, l'aménagement du Parc Al-Azhar est une réalisation inédite puisqu'il s'agit de la création *ex-nihilo* d'un jardin, lequel borde la rive orientale de la vieille ville. Inauguré officiellement par Madame Moubarak en 2005 en présence de l'Aga Khan, initiateur et commanditaire du projet, le jardin, réalisé et financé par l'Aga Khan Trust for Culture, couvre une superficie de trente hectares, en faisant le plus grand parc de la capitale, par ailleurs fort démunie d'espaces verts. Le discours inaugural prononcé par l'Aga Khan évoque cette réalisation comme un acte à inscrire dans la lignée de la fondation du Caire par le calife al-Muizz, en 969 ; plus de mille ans après, il s'agit de la perpétuation de la geste fatimide fondatrice. Situé aux limbes de la cité, entre la muraille ayyoubide et la nécropole des Mamelouks, le jardin s'est immiscé dans un interstice historico-spatial vacant, le site des collines de décombres de Darâsa. Espaces mitoyens, le jardin et la vieille ville semblent désormais s'inscrire dans un système de réciprocité de leurs qualités : le jardin embellit la vieille ville et celle-ci en retour en fait un lieu à part entière de l'espace historique. Depuis les hauteurs du jardin, véritable faire-valoir de son environnement, la vieille ville est déployée en un panorama globalisé. Le parc belvédère, miroir de la vieille cité, a généré de nouvelles perspectives : un « *skyline historique* ». De là, l'hétérogénéité de la ville ancienne est atténuée : monuments épars rassemblés sur un même horizon, bâti ordinaire



© Editeur A.B. Castro

Le Caire : vue générale depuis la Citadelle au début du XXe siècle

la vieille ville du Caire se donne désormais en spectacle, mais aussi en modèle à une aire culturelle de référence : « modèle de développement pouvant être repris dans de nombreux autres sites dans les villes historiques du monde islamique ».

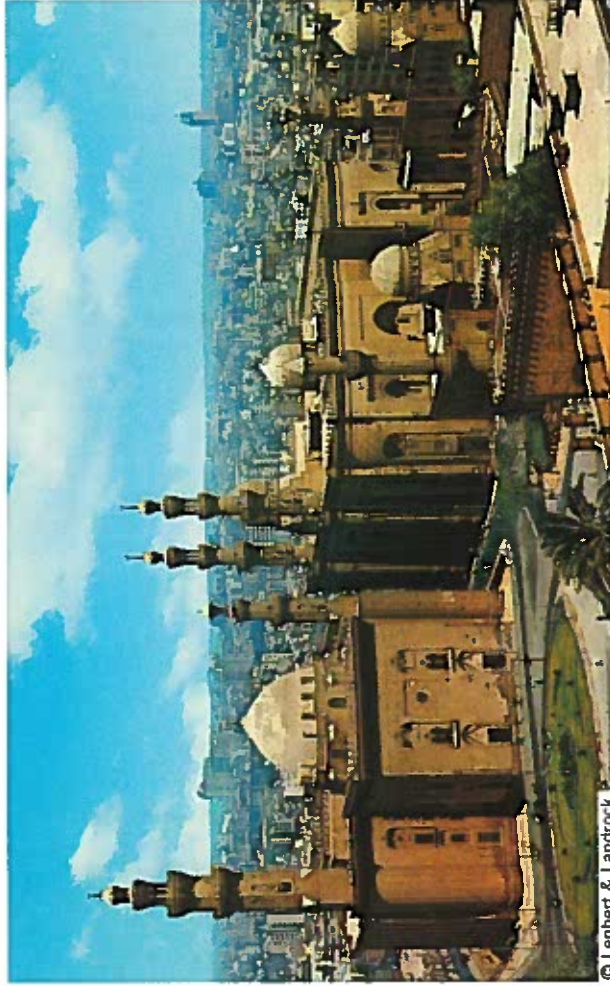
Contact :

Anna MADOEUF

anna.madoeuf@univ-tours.fr

Centre Interdisciplinaire Cités Territoires Environnement et Sociétés (CITERES) – CNRS/Université François Rabelais de Tours), équipe Monde Arabe Méditerranée

Le Caire : vue générale depuis la Citadelle dans les années 1970



© Lenhart & Landrock